Document généré le 1 mai 2025 13:12

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

Bardamu, mon prochain

Condamner à mort. Les meurtres et la loi à l'écran, de Catherine Mavrikakis, Presses de l'Université de Montréal, « Champ libre », 161 p.

Patrick Poirier

Numéro 212, janvier–février 2007

URI : https://id.erudit.org/iderudit/10470ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Poirier, P. (2007). Bardamu, mon prochain / *Condamner à mort. Les meurtres et la loi à l'écran*, de Catherine Mavrikakis, Presses de l'Université de Montréal, « Champ libre », 161 p. *Spirale*, (212), 51–52.

Tous droits réservés © Spirale, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Bardamu, mon prochain

CONDAMNER À MORT. LES MEURTRES ET LA LOI À L'ÉCRAN de Catherine Mavrikakis, Presses de l'Université de Montréal, « Champ libre », 161 p.

par PATRICK POIRIER

On n'en sort pas. Et c'est peut-être ce qui est le plus troublant dans toute cette histoire. C'est sans doute ce qui explique le profond malaise dans lequel nous précipite la lecture de cet ouvrage de Catherine Mavrikakis. On n'en sort pas, pas indemne du moins, et c'est peut-être, là encore, ce qui explique pourquoi cet essai, pourtant couronné par le prix *Spirale* Eva-Le-Grand et le prix Victor-Barbeau de l'Académie des lettres du Québec, finaliste au Prix du Gouverneur Général, n'a jamais, sauf erreur, suscité l'ombre d'un commentaire ou d'une critique au cours de la dernière année. Mais cela dit sans y croire; cela dit sans m'empêcher de croire que notre silence à son endroit relève bien davantage d'une indolence, d'une paresse et d'une lâcheté dont nous nous accommodons fort bien et qui, par ailleurs, plus tristement, de manière inquiétante, confine à un cynisme que dénonce justement — et de manière impitoyable — les pages de ce livre.

Car bien avant d'être une charge contre la peine de mort, et avant même que l'auteure ne s'engage — et ne nous engage — dans une réflexion sur « *la mise en spectacle des victimes, des criminels et des châtiments et sur les règles de la représentation médiatique de la loi* », cet essai se veut une critique de l'intellectuel moderne, un réquisitoire contre la pensée cynique dont, à la manière de Bardamu, « *héros anti-épique de notre modernité* », nous nous bardons comme d'un sourire moqueur devant l'intolérable. Cet essai est dur, insupportable dès le moment où l'on se reconnaît — même furtivement, à la dérobée — sous les traits du protagoniste du *Voyage au bout de la nuit*, dès l'instant où l'on se sait capable d'afficher le même air malin, la même gueule satisfaite de celui qui sait et à qui on ne la fait pas. « *L'humain est devenu fort intelligent*, écrit Catherine Mavrikakis, *mais il sait que le désenchantement du monde et le dégrisement personnel sont sa condition de vainqueur triste.* » Devant l'horreur et l'absurdité du monde — mais plus encore devant notre impuissance à y changer quoi que ce soit —, le cynisme devient « *un acte salvateur* ». Or, comme le souligne l'auteure, « *il ne saurait y avoir de contre-pouvoir ou de résistance cynique* » : une telle pensée ne scelle jamais que notre participation — tacite, souriante, complaisante — à la marche débile du monde. « *L'intellectuel moderne est celui qui incarne le mieux cette position malheureuse et moqueuse de la pensée. [...] Juché au-dessus du savoir absolu, il regarde la pensée avec détachement et mépris : il montre les enjeux, il problématise, il a créé le positivisme [...] qui permettra en son nom de commettre les pires atrocités* ». Ne demeure qu'une possibilité (pas même une chance ou une promesse) : « *devenir idiot* » — au sens qu'ont donné à cette figure Dostoïevski et Nietzsche —, tâche au demeurant inimaginable, comme l'est sans doute la condition opposée, celle d'un Bernhard, d'un Cioran, qui consiste « *à habiter sa propre colère, sa mauvaise humeur sans répit* ». Mais cette façon, « *tâche infinie* » précise Mavrikakis, « *est le fait d'une violence à laquelle nous ne croyons plus* ». Quant aux idiots, et c'est ce dont témoigne éloquemment Bardamu, il n'y a rien sur terre pour eux, que la mort. « *Voilà pourquoi nous ne sommes qu'intelligents, intellectuels et si cyniques*, écrit l'auteure. *Nous sommes condamnés à notre propre survie.* »

Le moderne sans alibi

Le constat est douloureux, plus douloureux qu'il ne semble, dans la mesure, du moins, où s'impose une fois de plus à travers lui — à travers notre lourde condamnation à la survivance — la faillite de l'humanisme. Car ce portrait de l'intellectuel en cynique est aussi celui du « *moderne en criminel* ». Être intellectuel, aujourd'hui, au moment d'écrire ces lignes, au moment de les lire, être « *contemporain* », emporté par le temps mondial qui est le nôtre, c'est aussi, c'est surtout être témoin de « *l'inévitable du présent* », témoin et complice du monstrueux, de ce qui se montre, se donne à voir (en haute définition), *live*, en direct, à tout moment. « *Le présent est ce à quoi nous ne pouvons résister, ce à quoi nous participons que nous le voulions ou non* », écrit Mavrikakis.

Or contre toute attente (et d'abord, me semble-t-il, contre les attentes de ceux et celles parmi les intellectuels qui, en toutes circonstances, exigent du temps, réclament — au milieu du torrent auquel ils croient pouvoir résister — le droit de prendre leur temps, un temps qui n'est pas, ne peut pas être le leur et qui comme tel leur échappe d'emblée), Catherine Mavrikakis s'installe *à demeure* dans la vitesse, dans le « *temps de la simultanéité* », le rythme effréné, essoufflant, épuisant du contemporain, elle s'y installe audacieusement « *pour penser le spectacle de l'actuel* » et « *la mise en scène de notre simultanéité mondiale* ». On mesure mal, je crois, pour une auteure, pour une intellectuelle (pour quiconque *écrit*, pour quiconque s'engage ainsi dans un travail de pensée et d'écriture), tout le courage nécessaire pour admettre que l'on n'a pas, que l'on n'aura « *pas le temps de faire un grand livre* », « *de faire une œuvre* ». « *Ce n'est pas une excuse*, prévient Mavrikakis, *à peine un avertissement. C'est la condition de l'écriture. La mienne.* » Mesure-t-on pleinement, là encore, les conséquences d'un tel aveu? Il y aurait beaucoup à dire sur cette « condition » d'écriture, sur ce que l'absence d'œuvre impose comme exigence à l'écriture à partir du moment où elle s'avère être sa condition, son impossible possibilité...

Je vois mal, pour ma part, comment écrire, comment penser autrement notre rapport au présent, à la folie de sa médiation télévisuelle ou informatique. S'installer dans la vitesse, sans chercher « *à penser le temps hors de son précipité* », c'est donc peut-être aussi la condition nécessaire pour penser, pour donner à penser la perte d'alibi des modernes et « *notre participation collective aux crimes qui caractérise notre contemporanéité* ». Pour le dire simplement, cet essai rejoue la scène d'un savoir impuissant, nous livre (à) une vérité — cruelle, pour moi insoutenable — dont l'intellectuel, le moderne, ne saura que faire, sinon que « faire avec... » Ce que nous savons, aujourd'hui, nous le savons pour l'avoir vu : notre savoir, plus que jamais, est celui d'un voir que plus rien n'étonne, d'un tout voir, à tout instant, d'un avoir déjà tout vu. « *J'ai vu Bagdad en flammes, Oklahoma en morceaux, la Yougoslavie à l'agonie, Timothy McVeigh en colère, le World Trade Center en train de s'écrouler, les chars sur T'ien an Men, l'enfant qui agonise alors que le mot* Live *clignote sur CNN, une navette exploser, une autre navette exploser et la folie meurtrière d'un monde. J'ai vu cela* », écrit l'auteure, mais il s'agit bien entendu d'un « spectacle » dont nous avons tous été les témoins informés, complices et impuissants.

In medias res

Échappe pourtant encore à notre regard le spectacle d'une transgression arbitraire par laquelle se fondent, aujourd'hui encore, et nos normes sociales et la loi, « *souveraine de ces normes* ». À une époque où il nous est donné de *tout* voir (même l'exécution sanglante d'un otage à Bagdad), comment expliquer l'interdit qui pèse sur la représentation de la peine de mort aux États-Unis? C'est là, peut-être, notre tache aveugle (mais aussi celle de la loi qui ne saurait voir, et encore moins donner à voir, son aspect arbitraire, sa « *démence* », sa part d'inhumanité). Et c'est là, de même, qu'interviennent

les « cas » spectaculaires d'Armin Meiwes (« *The Homosexual Internet Sex Cannibal* »), d'Andrea Yates (qui tua ses cinq enfants), d'Aileen Wuornos (prostituée de l'Interstate 75 accusée du meurtre de sept hommes) et de Timothy McVeigh (responsable de l'explosion d'un édifice fédéral à Oklahoma City). Catherine Mavrikakis s'engage ici non seulement dans une réflexion sur « *les liens entre le juridique, les discours sociaux et le médiatique* », mais elle donne à penser, après Foucault, l'aporie par laquelle la société, impuissante à « *socialiser* » — à domestiquer — cette part de l'humain, avoue ne pouvoir accueillir le meurtrier que « *mort ou condamné à mort* ».

Sans doute les rapports d'extrême connivence entre le juridique et le médiatique n'étonnent-ils plus, mais la réflexion de l'essayiste dépasse bien entendu cette seule démonstration : elle en rend plus « manifestes » les jeux de coulisse et les effets, et donne du même coup à voir « *le trafic d'images et de récits* » par lequel se *fonde* la société (le cas d'Andrea Yates nous rappelle que la loi, la raison, n'avoue jamais avec autant de violence son impuissance que dans sa tentative millénaire de contrôler et de faire taire le féminin, domestication dont se charge — avec une efficacité aujourd'hui redoutable — le pouvoir médical). Or ce qu'illustre bien sûr ce trafic auquel nous assistons et participons tacitement, dupes ou non du spectacle qui se joue (ou ne se joue pas) sous nos yeux, c'est que la société — et l'hospitalité bourgeoise bon enfant qui lui tient lieu de morale — se fonde dans le spectacle de la mort (de la vengeance) et dans un partage de la culpabilité qui est aussi, et tout à la fois, un déni, une déresponsabilisation collective. Bardamu est désormais confortablement installé dans son sofa, trop heureux de pouvoir vivre en toute impunité ses fantasmes, laissant au pouvoir — à la loi — le soin d'exercer à sa place une violence sans nom.

* * *

S'il ressort de cette lecture l'impression très forte que la télévision est aujourd'hui le nouvel autel sur lequel se pratiquent nos rites sacrificiels, ce n'est pas dire que la critique des médias que propose Catherine Mavrikakis tombe dans une « *démonisation* » à la mode. C'est d'ailleurs à ce point rendu que sa réflexion est susceptible de faire éclater l'unanimité qu'appelle, à l'évidence, un essai qui dénonce aussi intelligemment, aussi efficacement la peine de mort. Car si l'auteure s'accuse elle aussi de participer (ce que je nuancerais énormément) à la dénonciation des médias (à leur « *immolation* », dit-elle), en tentant « *de montrer comment l'étonnement est ce qui a disparu de notre pensée et de nos vies* », la critique qu'elle en propose en ces pages, dans la foulée des travaux et réflexions de Peter Sloterdijk, s'applique néanmoins à la nécessaire déconstruction du discours actuel que tiennent les élites sur les médias, nouveau pharmakon dont on se plaît à dénoncer la toxicité, lui opposant l'écriture — autre pharmakon — comme remède miracle, oubliant du coup que « *l'écriture [...] a été elle aussi longtemps perçue comme dangereuse* ». Il faut bien comprendre que l'auteure ne cherche pas ici à « défendre » le rôle, l'influence et la place des médias dans notre société, mais bien à nous mettre en garde contre le ressentiment larvé qui nous dévore et qui mine notre propre discours. « *Si le cynisme est la condition de l'intellectuel contemporain et s'il s'agit d'abandonner la lutte et les visées utopiques de la pensée, la faute en reviendrait aux médias qui musèlent la parole, qui ont précipité la chute, la défaite des intellectuels dans le monde et qui ont décidé de leur humiliation.* » Or cette humiliation fait notre affaire, plaide Catherine Mavrikakis. « *Il est commode d'être humilié* », écrit en effet Sloterdijk. « *Dans cette attitude* », écrit le coauteur des *Battements du monde* (Éditions Pauvert, 2003), « *on peut toujours différer à jamais la bonne réponse à la question : comment passer de l'impuissance au pouvoir ?* »

La réponse est dans l'urgence de ces pages, dans cet essai, elle est dans l'espoir que porte l'écriture, dans la conviction que la lutte contre la peine de mort « *est un combat qui mérite encore des mots et une pensée articulée qui tienne compte des enjeux médiatiques actuels* ». La réponse est « *dans cette croyance absolue dans l'écrit et la pensée* » par laquelle, « *sans aucun cynisme* », il est encore permis d'écrire.

On n'en sort pas, disais-je, pas sans y croire, pas sans faire le saut, pas sans un acte de foi.

Afshin Matlabi, **Cuba,** (Montréal, arts interculturels, 2002). Image numérique
photo : Paul Litherland